Hommage à Sylvie Aubry-Brossard

Autor(en): **Widmer, Alphonse**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **94 (1991)**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685205

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Hommage à Sylvie Aubry-Brossard

prononcé par M. Alphonse Widmer
lors de la remise de la Bourse Lachat
le 6 avril 1991

Joseph Lachat nous a quittés il y a trois semaines, au bout d'un interminable chemin de croix.

Douze ans durant, à l'emphysème qui le minait, il a opposé une résistance opiniâtre.

En dépit de la souffrance qui sans rémission et de plus en plus atrocement le tenaillait, malgré ses yeux usés qui le lâchaient, il ne délaissait ses pinceaux, n'abandonnait sa plume, que le jour où le mal, au déclin de l'année dernière, le clouait définitivement dans son lit.

Joseph Lachat n'est plus, mais son œuvre continue à nous interpeller.

Le défunt n'a passé que le premier quart de son existence dans le Jura. Dans une page admirable de la notice autobiographique qui figure en appendice du bel ouvrage que lui ont consacré les Editions du Griffon, Joseph se rappelant sa prime adolescence delémontaine dans le bas quartier de la ville, sur les rives d'une Sorne sauvage, polluée, infestée de rats, aux bords hérissés de buissons chevelus, théâtre privilégié des frasques de la bande des maraudeurs, batailleurs et aventuriers de la rivière qui constitue sa compagnie de prédilection, écrit: «C'est dans cette ambiance que je cultivais une sorte d'instabilité qui m'accompagnera ma vie durant; c'est là, avec l'amour de la nature, que naquit mon désir de devenir peintre.»

Et quelques lignes plus bas:

«J'ai 19 ans, mon certificat de bon ouvrier en poche (peintre en bâtiment), une valise, la tête rasée, plus un ordre d'entrer en caserne. Je n'aurai plus dès lors de domicile fixe dans le Jura.»

Tout au long de ses errances, le bourlingueur impénitent qu'il allait être pendant un tiers de siècle emporte le Jura à la semelle de ses chaussures.

La terre natale lui a laissé au cœur une empreinte indélébile, a poussé de profondes racines dans son esprit.

Sa ferveur jurassienne est telle qu'il ne peut qu'il ne la fasse partager à Nicole, la Genevoise.

Au seuil de la septantaine, il donne corps au projet que de longue date il roule dans sa tête. Preuve tangible de sa fidélité au pays qui a modelé son caractère et suscité sa vocation, il crée avec son épouse, la Fondation qui fête aujourd'hui son onzième lauréat.

Nos chemins se sont croisés un jour de vernissage à Moutier, à la fin des années cinquante. Il a suffi d'une soirée mémorable, où une tablée de compères de Max Robert avaient refait le monde, pour que nous liions amitié; une amitié qui ne devait pas connaître d'éclipse.

L'homme, pourtant, n'était pas d'une approche facile.

Peu enclin à la complaisance envers autrui, de lui-même critique implacable.

Sa pudeur s'abritait derrière une façade rugueuse.

A l'abord distant, secret, voire méfiant.

Le connaissant, il rayonnait de chaleur humaine. On lui découvrait une sensibilité à fleur de peau.

Il portait en lui deux dispositions apparemment incompatibles: le goût de la solitude et un irrépressible besoin de contact.

Il se plaisait parmi les humbles. Les spécimens d'humanité sont innombrables auxquels il s'est frotté: du Germain du Nord au Gitan andalou, du Pygmée de la Forêt équatoriale au maçon napolitain du BIT.

J'admire la trajectoire exemplaire du peintre, l'intransigeance de l'artiste que la hantise de la routine a incité à se renouveler sans cesse, la curiosité de l'inlassable prospecteur de terres vierges.

Pour lui, seul importait l'expression, le fait de donner forme aux forces les plus secrètes qui agissaient en lui.

«Une toile blanche, que deviendra-t-elle? s'interrogeait-il un jour. Mystique, psychologique, surréaliste, métaphysique? Je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il me faut peindre et toujours peindre.

Pas de pardon. Pas de concessions: faire ce que mon moi me demande. Etre constamment aux prises avec de nouveaux problèmes.»

Rares sont ceux de ses contemporains qui se pourraient flatter d'un parcours comparable au sien.

Bien qu'il ait volontairement voué au pilon toute sa production antérieure aux années cinquante, l'œuvre qu'il laisse est encore des plus remarquables par sa qualité, sa richesse et sa variété .

De la période espagnole subsiste une superbe collection de toiles expressionnistes. L'agressivité du peintre s'y accuse en même temps que son indignation. Le spectacle de la misère l'atteint dans sa chair. La révolte éclate que font lever en lui les conditions sordides où croupissent les indigents des quartiers miteux d'Alicante.

L'horreur que lui inspire ce monde d'angoisse, de damnation, de violence et d'injustice, d'où la moindre lueur de salut est bannie, suscite chez l'artiste un désespoir qu'il exprime dans une série de tableaux surréalistes où, renonçant à la représentation, il donne libre cours aux impulsions obscures jaillies des contrées inexplorées de l'esprit.

J'ai en mémoire l'admirable *Terminus* de 1958, où sur le fond d'un paysage irréel d'ocre passé, des manières d'ossements préhistoriques côtoient des objets insolites, mystérieux ballet de symboles surgis des ténèbres de l'inconscient.

Terminus, aboutissement, point final. Parvenu à ce stade, l'artiste n'a le choix qu'entre deux partis: ABDIQUER ou opérer une CONVERSION RADICALE.

Vercorin, où la famille s'établit à son retour d'Espagne, lui offre l'occasion d'un nouveau départ. Ecoutons-le:

«Paillassons d'herbes courbées, roche usée par le temps, sillon d'une bille traînée... la terre, surtout la terre, celle du premier printemps, celle qui donnera la sève...

Elan, rage, peut-être sensualité: abandonnons pour un instant la matière de toujours, essayons de peindre avec de la terre.»

C'est le temps de l'informel: une impressionnante floraison de grands formats.

Au sortir de la «crise de l'informel», virage à 180°, planche à dessin, peinture mécanique, une discipline à laquelle Joseph ne s'arrêtera guère. Aux figures orthogonales élémentaires seules retenues d'abord ne tardera pas à s'ajouter tout l'arsenal des formes géométriques, dont il diversifiera l'agencement à l'infini, comme il multipliera les rapports de couleurs: contrastes de tons purs, tissus raffinés des couleurs voisines dans le cycle chromatique, exaltation réciproque des complémentaires, tonalités monochromes.

Quant aux œuvres les plus récentes (acryls et dessins à l'encre de Chine), en partie contemporaines de celles qui les précèdent immédiatement, elles dégagent souvent un relent d'angoisse et de cauchemar, révélant les aspects les plus secrets de la personnalité de l'auteur.

Compositions en damier où s'inscrivent signes cabalistiques, totems, fétiches et autres emblèmes mythologiques ou lacis de lignes qui serpentent et sinuent, engendrés par des hallucinations et des visions oniriques: extraordinaire ruissellement d'images énigmatiques qui ne laissent pas de trahir les inquiétudes métaphysiques du peintre vieillissant.

Tel a été le cheminement de l'artiste dont la verve créatrice n'a cessé de s'enrichir et de lui ouvrir de nouveaux champs.

Par sa qualité, son ampleur et sa diversité, son œuvre force notre admiration.

Alphonse Widmer

REMISE DE LA BOURSE LACHAT À SYLVIE AUBRY, LE 6 AVRIL 1991

Mesdames,

Messieurs,

Comme le veut la tradition, un des membres du Conseil de la Fondation Joseph et Nicole Lachat se voit assigner la mission de prononcer l'hommage au lauréat, lors de la remise de la Bourse.

Les hommes du Conseil ont peut-être pensé qu'il est opportun d'entendre la seule femme du cénacle s'adresser avec quelque complicité à la femme peintre que nous honorons aujourd'hui. Eh bien, soyons complices!

Réglons pour commencer un vieux compte que l'humanité en général, à l'exception de la Fondation Lachat, tient ouvert depuis des siècles. Les femmes artistes, ainsi qu'en témoignent vingt d'entre elles dans le livre que leur consacre Valentina Anker, sont toujours pénalisées par le sort. Elles sont peu nombreuses dans les galeries et les musées; la gent féminine n'a pas produit ses Michel-Ange et ses Mozart. Soit. Il est tenu pour certain que la cause première de ce malheur gît dans les conditions matérielles difficiles que connaissent les femmes artistes, jonglant entre les travaux domestiques, l'éducation des enfants et la création. Les occupations coutumières et tout à fait nobles s'avèrent grandes mangeuses de temps, de forces, d'imagination, d'esprit créatif, de réflexion et de liberté. C'est le propos de Virginia Woolf, née au siècle passé, dans son essai *Une chambre à soi.* Quant à Corinna Bille, elle expliquait que chez elle l'urgence d'écriture se manifestait de façon telle qu'il lui fallait se mettre à sa plume dans la chambre familiale, au milieu des enfants, l'un faisant des gammes au piano, l'autre apprenant sa table de multiplications, un troisième, réclamant des soins pressants. C'est dans ce joyeux chahut propre à couper le souffle que la Valaisanne composa des pages immortelles, tout en se culpabilisant de surcroît de n'être pas entièrement dévouée à sa famille.

Une grande œuvre est née dans des circonstances qui firent de Corinna Bille une femme partagée entre des emplois qu'elle n'avait pas choisis et au prix d'une souffrance de tous les instants.

La chambre à soi, Sylvie Aubry, vous l'avez, c'est un atelier plein de lumière. Mais vous avez aussi une famille à soigner, une maison à entretenir. Les heures passées à peindre, c'est toujours du temps volé au temps, c'est chaque jour un moment dérobé par-ci, par-là, grâce à la compréhension de votre mari, notamment.

Vous déclarez, avec regret, «Je produis peu». N'est-ce pas une crucifixion perpétuelle que cet état de créatrice tiraillée par le besoin impérieux de s'exprimer par la peinture et l'autre, celui d'être disponible pour les siens? Qui dira la difficulté du partage de soi entre deux nécessités existentielles?

J'ai l'air de m'apesantir sur la condition de la femme artiste. Je commence par le commencement, je dis qu'en l'occurrence le premier mérite de Sylvie Aubry relève de la volonté, de l'obstination, du choix d'une voie encombrée d'obstacles. Ayant soupesé l'inévitable bagage des contraintes quotidiennes, l'ayant rappelé au risque de paraître terre à terre, j'aurai peu ou prou répondu à ceux qui prétendent encore que l'art, pour les femmes, est une activité récréative.

Sylvie Aubry a fait un apprentissage de bijoutière à l'Ecole d'art appliqué à La Chaux-de Fonds; elle a suivi, à cette époque, le cours de peinture de Carlo Baratelli. En bijouterie, elle est attirée par le travail de la matière et par la recherche des formes. Certains critiques n'hésitent pas à parler de sculptures à propos des travaux qui lui valurent des récompenses. Citons-en une: la Bourse fédérale de la bijouterie en 1980.

Vous vous adonnez au dessin, compagnon du bijou, et depuis une dizaine d'années, votre intérêt, Madame, va à la peinture dans laquelle vous recherchez le vrai, avec une attention particulière, focalisée sur la structure des matières. Vous tracez sur le papier des nus, puis des formes aux géométries emmêlées. Vous doutez de ce que vous faites, vous creusez en profondeur, vous vous détachez finalement de la première manière et vous poursuivez une quête singulière qui apparaît dans vos œuvres récentes.

Comme soulevée par une lame de fond, votre peinture s'éloigne des écoles, de l'influence des maîtres, elle tend à remonter aux sources personnelles. Le doute vous tenaille encore, il vous talonne, tandis que la peinture habite votre esprit, quelles que soient vos occupations journalières. «Je veux aller plus loin», disiez-vous. C'est là, plus loin, que nous vous attendions.

Votre haute terre de la Montagne franche vous a façonnée intimement; elle est indissociable de vos travaux, C'est la matrice secrète et mystérieuse, marquée de formes elliptiques, qui sont autant de foyers porteurs de vie, pétris de différents bruns au centre desquels naît l'embryon, vigoureux bourgeon écarlate. J'y vois aussi, entre les roches, le magma en fusion, qui irradie de force et promet d'imminents bouleversements. C'est la glèbe qui attache son homme, dur à la peine, relevant défi après défi. C'est Cérès, divinité de la terre nourricière, veillant sur les moissons. Votre peinture se confond encore avec le territoire, terre d'appartenance que vous voulez intacte et

protégée des ingérences barbares. Gare à celui qui fait main basse sur le trésor ancestral! L'artiste blessée stigmatise le forfait, elle exprime le tragique de l'iconoclastie.

Enfin, comment ne pas voir une Genèse recommencée dans vos tableaux, et l'aventure de l'homme angoissé, car incapable de maîtriser la formidable machine qui l'entraîne vers l'inconnu? Nous voici propulsés dans le cosmos, mais agrippés toujours au lopin de terre maternelle.

Humus, glaise, pierre, sable, stratifications, vos matières préférées appellent sur le papier l'encre, le fusain, l'acryl, les pigments. Il s'agit pour vous de les assujettir, de les malaxer, de les mettre en mouvement, parfois sur le tempo lointain du jazz, musique qui monte des forêts, des fleuves, des ports, du ventre. Si la peinture commence là où finissent les mots, la vôtre, chère lauréate, s'appuie au porche de la poésie. Pour vous mettre en route, vous emportez le viatique sacré des livres; affamée de vérité et de beauté, vous nourrissez votre esprit à la source sublime des vers d'Alexandre Voisard ou de Saint-John Perse.

Musique et poésie règnent dans les toutes récentes recherches de formes et de couleurs qui mûrissent aujourd'hui dans l'atelier du Noirmont. J'y ai vu une nouvelle génération de tableaux fort prometteurs, lumineux, transparents.

Que cette Bourse vous donne confiance en vos aptitudes à fouailler le vieux sol, à découvrir des pépites inconnues, à faire surgir des trois couleurs fondamentales que vous explorez actuellement des voies nouvelles!

Etonnez-nous, surprenez-nous! C'est notre vœu.

Anne-Marie Steullet

PRÉSENTATION DE L'ARTISTE

Lorsque l'on me demanda d'écrire un texte présentant l'artiste Sylvie Aubry dans ces *Actes* de l'Emulation jurassienne, spontanément j'acceptai. Au nom de l'amitié que j'éprouve pour l'artiste et de l'admiration que me procurent tant son travail que son engagement face à celui-ci.

Puis immédiatement sont apparues des interrogations. Principalement de deux ordres. N'est-il pas présomptueux de ma part d'accepter d'écrire ce qui dans ma tête s'est tout de suite imposé comme un hommage à Sylvie? Moi dont l'angoisse, le mal-être, le doute accompagnent chaque trait, chaque coup de pinceau, chaque forme que je trace et élabore laborieusement, et puis n'avais-je pas décidé de totalement abandonner l'écriture qui me dispersa aux quatre vents? L'artiste est-il le mieux stiué pour parler de l'œuvre de son camarade? De plus ici, l'ami de son ami?

Tout en comprenant les solliciteurs dans leur démarche pour l'aspect sympathique, original que peut prendre ce texte, j'éprouve un certain malaise ici à contribuer à renforcer le sentiment d'huis-clos qu'éprouvent de plus en plus les artistes quant à leurs activités.

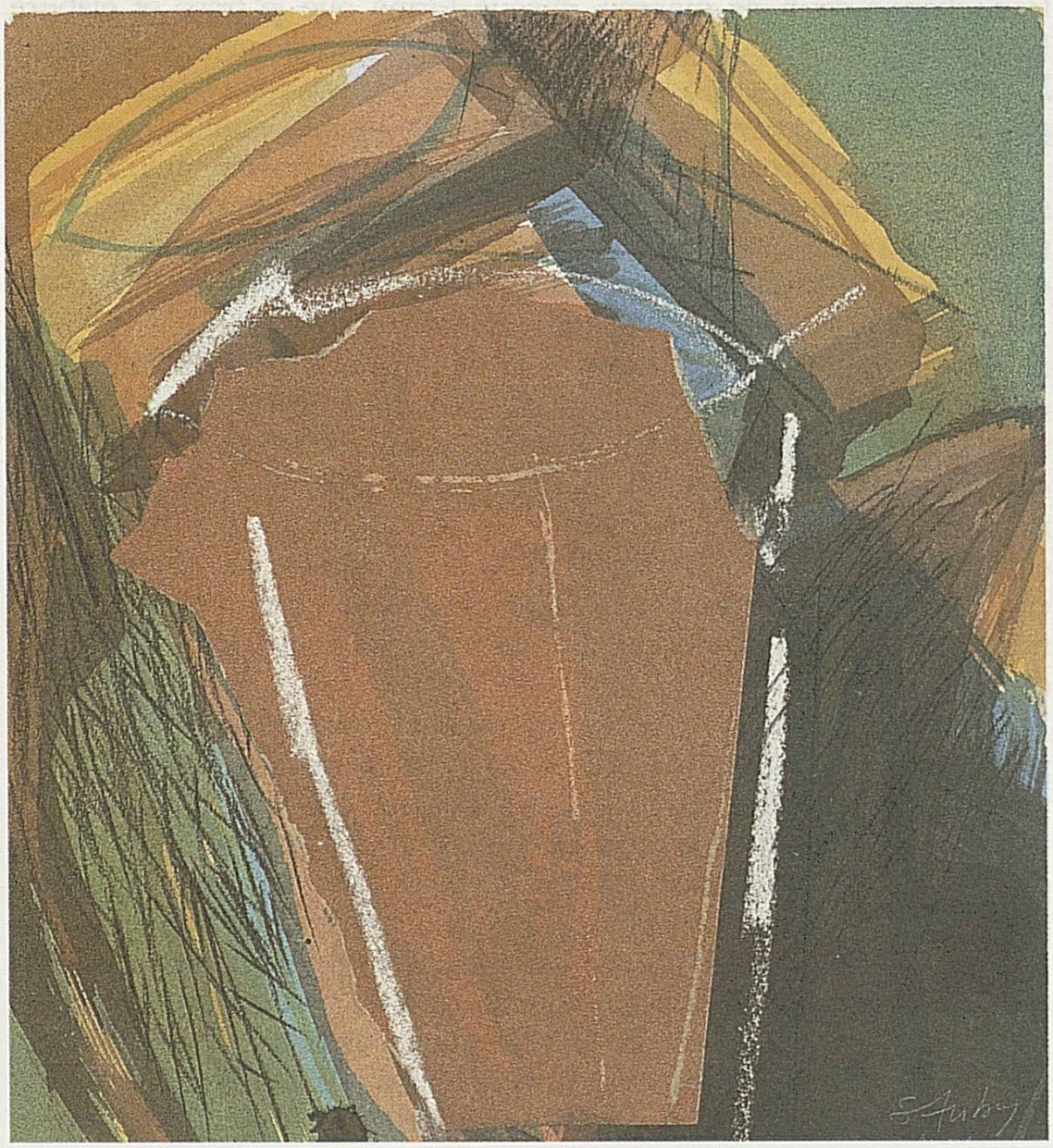
Car ce dont manque Sylvie, l'ensemble des artistes jurassiens, ce n'est ni d'honneur ni de considération, mais du regard extérieur de l'autre, de celui, connaisseur, amateur d'art, critique, qui s'exprimerait objectivement, incisivement, et pourquoi pas subjectivement, sur le sens du travail qu'il découvre et qu'on lui montre. Nous sommes aujourd'hui des miroirs dans lesquels personne ne se regarde, alors que le sens de chaque toile ne s'adresse qu'à vous. Nous manquons d'analyse, de critique, venant non pas de nous, mais de vous qui nous permettriez de nous évaluer, de nous resituer. Et puis à toi, public éclairé, j'aimerais te dire ceci:

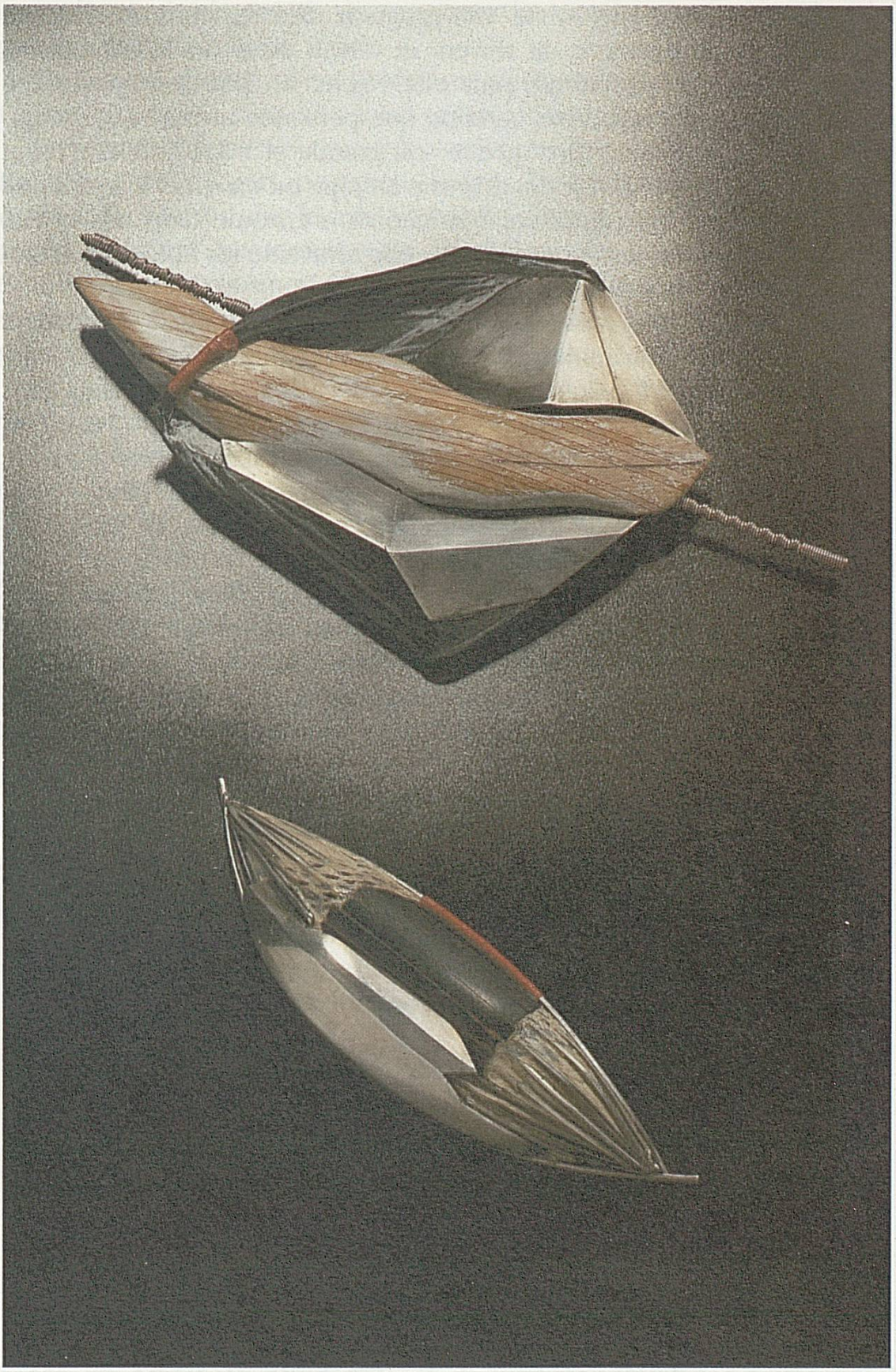
– Fais, en prenant la parole, en reprenant le courage d'écrire ce que tu penses, d'exprimer ce que tu ressens (plus personne aujourd'hui ne prend le courage de se tromper), fais en sorte que l'on te respecte! Le débat, les polémiques qui en découleront permettront l'émergence obligée des vrais artistes tout en débarrassant la scène culturelle jurassienne des frimeurs superflus.

Dans le Jura d'aujourd'hui, hormis la qualité de ses artistes, toutes les conditions sont réunies pour contribuer à la mort de sa tradition picturale. Structurellement, de la musique au théâtre en passant par la littérature et les sciences, tout va dans le sens d'une amélioration, seul le domaine des arts plastiques régresse et se subventionne résiduellement.

Résultat : l'une après l'autre les galeries ferment, il n'existe plus de lieu d'exposition à Porrentruy, la capitale Delémont ne possède plus que le corridor minuscule de la sympathique Galerie Bovée. Quelques oasis persistent, Séprais, Saignelégier, mais là encore ce sont des lieux animés en partie par les artistes eux-mêmes. Le cercle est ainsi bouclé par ce cercle vicieux que je tenais à dénoncer ici en préambule.

Et me revoilà, Sylvie, dans ce texte pour toi, à nouveau râlant, me battant avec les mots pour n'avoir encore rien dit de toi, mais ayant utilisé pour ces quelques malheureuses lignes, tout un arbre qui ne m'avait rien fait. Et si l'écologie passait aussi par le fait que les Emulateurs reprennent la plume ?





Rarement. Des fois, Sylvie est grognon. Ses lunettes se mettent brusquement légèrement de travers et elle a alors un imperceptible frémissement des paupières; puis elle rejette un peu ses épaules en arrière et se remet à sourire, certaine que personne ne s'en est aperçu.

En taille, on ne peut dire qu'elle soit grande et il faudrait que je lui téléphone, pour savoir si je l'ai déjà vue en jupe ou en robe. Elle chausse des souliers qui me paraissent très choisis, s'enroule dans des châles extrêmement chatoyants pour lesquels elle réinvente les fibules préhistoriques, mais je parlerai d'art plus tard.

Toujours, à Paris, à Amsterdam, à Varna, à Vienne, à Mexico, à Saignelégier, elle se trimbale avec un sac beaucoup trop lourd pour elle, piège à bouquins, à bibelots, à gadgets, qu'elle achète et ramène aux gens qu'elle aime, son mari, ses enfants, s'ils ne l'accompagnent pas. Par égard pour les arbres, je ne ferai pas l'inventaire de ce cabas, papier à dessin, encre, peintures, pinceaux, marteaux, enclumes, pinces etc... puis, LOURDES PENSÉES: celle d'avoir oublié d'éteindre le gaz, de fermer les portes de la maison, de changer la caisse des chats.

Vous aurez compris que sa générosité est encore plus grande qu'elle.

A son chevalet, elle dessine debout, un peu de travers, cambrée en arrière, une main dans la poche, l'autre bras tendu traçant, fulgurant, des trajectoires sur le papier ou la toile. Concentrée. Un temps de réflexion, puis résolution subite, rapide, en un seul mouvement. Le trait est là, juste, définitif. Expressif.

J'aime chez un artiste que le talent s'allie à la générosité.

Un jour, il n'y a pas longtemps, elle s'est coupé les cheveux, mais le samedi, comme d'habitude, elle s'est assise à la table ronde du Café du Soleil. Elle y donne des cours d'introduction au dessin à des jeunes gens qui préparent leur entrée dans les écoles d'art. A peine si ce jour-là elle a renversé par inadvertance la bière qu'elle s'était commandée et les étudiants ont, malgré tout, tous réussi leurs examens d'entrée, en fin de saison.

A « L'assiette au Beurre », à Paris, pour la première fois de ma vie, j'ai vu Sylvie détester quelqu'un, c'était un canard en magret accompagné de champagne qui lui avait refilé la grippe, nous faisait-elle accroire.

Il faut encore savoir que, dans tous les trains internationaux, il est bon de s'asseoir dans le compartiment qu'elle occupe avec son mari. A Belfort déjà, puis à Cologne encore, et n'importe où, entre l'enclume, les marteaux, les pinces, les crayons, ils trouvent moyen de sortir du dorénavant célèbre « rouquesac », litrons de vin, saucissons, salamis, nappes, couverts, beurre, olives, chandeliers, cornichons, tomates, eaux gazeuses, rince-doigts, sardines à et sans huile et même un léger

somnifère qui m'a permis de supporter les couchettes en regardant le paysage tout au long du trajet.

Car les couchettes, là est l'enfer sur terre, mais je vous en reparlerai l'année prochaine dans une autre présentation d'artiste.

Et puis crac boum ! Vous tombez sur les œuvres de Sylvie en bijouterie. Projection de ma part, peut-être, mais je leur trouve à ces bijoux des odeurs de soufre, une lourde et baudelairienne sensualité. Dans leur perfection, leur pesanteur, leur variété de formes et de matières, s'infiltrent des érotismes subtils, des agressions perverses. Sylvette en marquis de Sade. Dans la vitrine du Jura, toutes les belles femmes se promènent encore plus belles parées des venins concoctés par Sylvie.

J'aime chez un artiste que le talent s'allie à la générosité et au fond trouble de l'inconscient.

Des intuitions, des révoltes, du côté ludique des œuvres du début, la couleur, les valeurs des toiles de Sylvie Aubry passent peu à peu à l'essentiel. Sa peinture prend de l'authenticité, se personnalise et se dramatise. Plus personne, aujourd'hui, ne peut confondre l'œuvre de Sylvie avec celle d'un autre artiste. Les fraîches couleurs d'antan, les formes référentielles peu à peu s'estompent, se bistrent, s'approfondissent, se muent en gris colorés, en bruns. Sylvie ne raconte plus un objet, un sujet au spectateur, elle creuse maintenant en elle et nous livre de très personnelles et secrètes souffrances, d'éprouvantes cicatrices du passé. Une grande artiste.

Ai-je bien pensé vous dire que Sylvie, ici, sur les hauts plateaux du Jura, n'est pas simplement une artiste respectée, mais est aussi une artiste très aimée ?

Allez bien savoir pourquoi !

Gérard Tolck